Document generated on 08/13/2025 9 a.m.

Relations

RELATIONS

Variation 5
La souffrance et sa chose

Suzanne Jacob

Number 755, March 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/67020ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Jacob, S. (2012). Variation 5 : la souffrance et sa chose. *Relations*, (755), 28–29.

Tous droits réservés © Relations, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Variation 5
La souffrance et sa chose

TEXTE : SUZANNE JACOB
PEINTURE : MARIE SURPRENANT

De la crèche au mouroir, chacun tient à se donner ou à se voir assigner une tâche qui soit utile aux siens. Les tâches qui échoient aux enfants ou aux moribonds sont rarement aperçues. Je pense, entre autres, aux enfants qui font *tout en leur pouvoir* pour soulager les leurs de la dépression; je pense aux moribonds qui *font tout en leur pouvoir* pour épargner les leurs de l'effroi. Je pense aux enfants ou aux moribonds qui entreprennent une longue marche, de leur grabat au sixième grabat, pour remonter un drap, pour caresser un front, pour tousser discrètement en serrant une main, qui ignorent s'ils se sortiront vivants de leur expédition,

vous vous trompez, nous ne sommes pas dans un jeu de rôle ici et je ne suis pas en train de fabriquer des exemples. Ni l'enfant ni le grabataire ne joue de rôle. Si l'enfant revêt sa cape de Tarzan et si le moribond se masque du sourire édenté du nourrisson, c'est parce que l'un et l'autre se souviennent d'une raison d'*être-aux-siens* qui a migré et transmigré de mémoire en mémoire, c'est parce que l'un et l'autre sont à la fois poussés et aimés au cœur de cette mémoire sans preuve qui les engage dans un trajet

à la fois magique et mythique dans le seul but d'essuyer un peu de bave séchée aux commissures d'un semblable, tenu – dans le temps le plus bref et le moins compté de tous les temps – pour siens. Ils sont aimés et ce n'est pas moi qui les aime, ni vous non plus, ni personne. Ils sont aimés et aimantés par cet amour,

l'un et l'autre exécutant inlassablement, sans rien attendre de vous ou de moi, le trio en la mineur de la *Sonate H.16/12* de Haydn,

nous avons appris à *offrir* la souffrance *après* avoir su d'emblée que la souffrance devait être offerte à la réparation, à la consolation, à la rédemption, c'est-à-dire à la raison d'*être-aux-siens*. À la crèche comme au mouroir, les siens sont les proches, les plus proches, dans un temps sans mémoire, sans compte de banque; les *siens*, c'est le prochain dont nous ne sommes pas à la hauteur, qu'on s'accroupisse ou qu'on se hisse sur la ligne du bilan. Car qu'on joue l'allegro de plus en plus vite ou de plus en plus lentement ne remonte pas la couverture sur ses épaules,

je suis en face de l'assassin dont j'ai parlé qui, après s'être travesti en Alpes suisses à l'aube, apparaît sous la forme d'un cerveau scanné dans les profondeurs de la méditation. L'assassin rigole et fait clignoter un impératif « Méditez! »

Ce n'est rien à côté de l'affichette qu'il a punaisée dans le quartier : « Anneau gastrique halluciné sous hypnose. » Je pense aux Somaliennes, à la fécule de maïs séchée au creux de leurs divines mains. Le temps est un certain état de désordre permanent. Inutile de m'inscrire à des séances de cardio. Je vois l'enfant somalien *sourire* à ses parents. Sont-ils les *miens* dans le camp de réfugiés où ils entrent, où ils sont photographiés à travers les clayonnages qui délimitent les grabats? Mon dieu, font-ils encore caca? Mon dieu, à qui voulez-vous que nous *offrions* leur bave? *Je vous salue…* Non, gras dur, allons marcher. *Ce n'est pas ta faute*, répète : « Ce n'est pas ta faute. » *Notre père…* Ce n'est pas sa faute.

Au sein de ce désordre, Raphaël, un enfant, tout à ses tâches, devait trouver, pour son devoir de français, trois mots se terminant par « o-u-t-t-e ». Il avait déjà trouvé « goutte » et il séchait sur cette goutte quand il a téléphoné. Après « compte-gouttes » et « stilligoutte », j'ai séché à mon tour et j'ai fini par suggérer qu'on en invente quelques-uns, des mots. Un formidable silence a traversé l'Atlantique, qui s'est rompu dans un souffle exténué : « Mais on ne peut pas! » J'ai attendu. Il a dit : « Tu vois, grand-maman, c'est qu'il faudrait alors créer aussi la chose… »

« Souffrance » n'est pas un mot en attente de sa chose, mais un certain état de désordre permanent créé par l'absence de réponse à sa chose. ●

Pictures of nothing 18, 2009, huile sur papier, 86 X 66 cm